

## *Stéréoscopie*

DU MÊME AUTEUR  
AUX ÉDITIONS ALLIA

*Passer la nuit*

MARINA DE VAN

*Stéréoscopie*

IDEM • VELLE



AC • IDEM • NOLLE

ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV<sup>e</sup>

2013



LA montée des marches... Ivre, gavée d'anxiolytiques et d'analgésiques, je sens la précarité de mon équilibre, aggravée par le port de talons fins, que mes chevilles peinent à maîtriser. Je me concentre sur le rouge du tapis. Je veille à ne pas trembler pour faire honneur à Sophie et Monica, à qui les flashes des photographes s'adressent, et qui me soutiennent d'une pression quand je vacille. J'avance. La seule photo que je conserve de cette montée me montre appuyée contre mon frère Adrien, la tête posée sur son épaule, souriante, les yeux clos. Adrien sourit, à l'instar de Sophie qui se tient à un pas de nous, belle et droite. Monica ne figure pas sur ce plan rapproché. Dans le vestibule qui mène à la salle de projection, c'est pourtant son bras que je saisis. Elle me désigne la caméra qui nous précède, captant nos attitudes, mon vertige, nos paroles, jusque dans l'étroit couloir où nous nous sommes engagées. Avant de pénétrer dans l'amphithéâtre plein, elle m'intime le silence. Je suis vêtue pour m'offrir aux regards, séduire, envers et contre la concurrence de mes partenaires – vêtements, bijoux, sac, chaussures. Un maquilleur et un coiffeur se sont occupés de moi, dans ma chambre d'hôtel, où j'ai bu du champagne, commandé au room-service, délivré dans des seaux à glace, et partagé avec ceux qui m'assistent. Je bois du champagne dès mon réveil, tôt le matin, jusque sous la douche. Je fuis la clairvoyance. J'ingère, tout au long du jour, quantité de Valium 10, Xanax 50, couple d'Effergal codéiné, triple Prozac au lever, pour résister au choc que ce séjour en bord de mer, ardu et aride, sous un ciel froid, m'inflige. Le Valium, aux

propriétés sédatives et hypnotiques, agit comme un tranquillisant. Il prévient mon anxiété, la tétanie, l'agitation, le délire alcoolique. Le Xanax agit de manière analogue. Mais il favorise chez moi, outre l'engourdissement de l'angoisse, la libération d'une énergie colérique, que l'alcool, par son effet euphorisant, par l'émoussement de mon sens critique, canalise et prévient – comme le fait la codéine. Cousine de la morphine, issue de l'opium, elle provoque une stupeur où la violence de mes émotions s'abolit au profit du flottement d'un corps lourd et insensible. Lorsque l'effet du produit se dissipe, fécondant l'apparition de douleurs physiques et psychiques, il me faut les contrer par l'administration de doses croissantes. À cela se superpose la désinhibition que le Prozac favorise, générant une forme de loquacité insolente.

J'aime l'anonymat de cette petite chambre d'hôtel, les vêtements épars, la manipulation des étoffes, l'errance nue, la salle de bain brune où l'eau fraîche me rassérène, les crèmes dont je m'enduis le visage et le corps, le goût du shampoing dans ma bouche, le contact de mes cheveux mouillés, dégouttant sur mes épaules, l'épanouissement d'un bouquet de fleurs côtoyant les seaux de champagne, les flûtes sales, la moquette sous mes pieds nus, les housses plastique protégeant les vêtements, les draps tirés sur lesquels je somnole ou m'oublie, lorsque j'en ai le temps ou que l'hébétude m'y conduit, dans la clarté du jour, de quelques moments volés.

J'aime la brosse du coiffeur qui lisse mes cheveux pour exalter leur raideur et leur lustre. J'aime le pinceau du maquilleur qui caresse mon visage, ombre mes joues, éclaire mon teint, étire et souligne de noir fumé la clarté de mes yeux, ajoute de la profondeur sous mes cils étirés. J'aime le parfum des cosmétiques, celui des

cheveux brûlés par le fer. J'aime l'odeur du champagne, son goût, l'écœurement croissant de sa fraîcheur dans ma gorge qui n'en peut plus, l'amertume des calmants qui se dissolvent dans ma bouche avant d'être avalés, le pétilllement de la codéine dans le verre et contre ma langue. Je l'avale avec un haut-le-cœur, le spasme réprimé d'un organisme dont je constate l'intolérance mais dont je veux la reddition. Et il ne me gêne pas de perdre conscience plusieurs fois lors de ce voyage à Cannes, contraignant mon frère Thomas à demander qu'on lui ouvre la porte de ma chambre, où je suis sans connaissance, sourde à ses coups répétés.

Ce soir-là, dans l'amphithéâtre, après les applaudissements qui saluent l'entrée de l'équipe d'un film, je m'évanouis, assise entre Sophie et Monica, recroquevillée dans mes beaux habits, les mains crispées sur mes accessoires, la bouche entrouverte, le souffle rare. Je ne visionne pas le film que, sous la pression d'enjeux financiers trop lourds pour céder devant mon exigence artistique, on ne m'a pas laissé achever. Les derniers effets visuels, approximatifs, ont été livrés sans que j'aie pu les juger, les rectifier. Ma perte de connaissance me préserve de constater l'inachèvement d'un film dont j'avais tâché, des années durant, de protéger l'ambition.

Dans mon évanouissement, l'excès physiologique éclate à la faveur de l'obscurité. Mon corps, las de mes abus, est comme abruti. Je perçois la défaillance d'une conscience qui peine à se maintenir, noyée dans ses deux ou trois bouteilles de champagne quotidiennes, et dans la dizaine de médicaments divers, auxquels je dois bientôt ajouter des antivomitifs. Les insomnies, la faim, achèvent de consolider l'état d'intoxication qui me conduit au

malaise, pour revenir à moi sous la caresse des mains de Sophie. Elle me secoue doucement et me chuchote que les lumières vont se rallumer, que je vais devoir me lever pour accueillir peut-être, selon la réceptivité d'une salle dont mon absence m'aura empêchée de sentir l'adhésion ou le rejet, des applaudissements. Les lumières se rallument, je me lève, je trébuche, je tombe, je me rattrape, je surprends le regard inquiet de mes frères. Puis je me tiens debout, droite. Je souris avec l'application studieuse que j'ai tâché d'observer tous les jours, sur mes jambes tremblantes, depuis les interviews où la pesanteur stupide des questions me rend insolente, en passant par la conférence de presse du matin. La salle y trahissait la tension que la débâcle de la projection de presse, huée et sifflée par les journalistes, a générée, et que je n'ai pas perçue, plongée dans mon vertige toxique. Je n'ai pas su lire sur les visages anxieux de mes proches la catastrophe de la vindicte méprisante de la presse qui stigmatise les fragilités du film, et qui prépare l'échec commercial de la sortie nationale. Mes proches me couvent, mentent, omettent de me montrer des écrits cuisants, et je me protège moi-même : je place un écran éthylique et pharmaceutique épais entre moi et un monde dont je ne veux rien percevoir. Je m'en défends, la veille de mon départ pour Cannes, en me mettant à boire sans réserve, et à multiplier la prise des médicaments dont j'usais moins auparavant. Le stress et l'aspect public de cette situation m'excèdent. Ils dépassent mes facultés, ma peur du bruit et de la foule, ma haine des entretiens répétitifs et usants avec des journalistes gouailleurs, qui négligent mes propos pour ne parler que de la célébrité et de la beauté de mes actrices. Solidaires de mon projet, elles peinent, elles aussi, à défendre la singularité d'une narration



contre une logique commerciale qui les cantonne à leur propre séduction.

À la projection publique du soir, alors que je me tiens la plus droite possible, encore engourdie par le sommeil chimique qui m'a tenue captive, les applaudissements sont nourris. Mais je suis habitée par une tout autre urgence : poursuivre mon errance alcoolique et pharmacologique, ingérer ces substances jusqu'à l'ébriété retrouvée, la nausée, un nouvel éblouissement, l'effondrement d'un corps et d'un cerveau dont je veux ignorer la maltraitance. Les applaudissements s'achèvent, et je rejoins, dans le club loué par Wild Bunch, la petite fête qui succède à la projection publique. Je souris, je ris, je balbutie des paroles incohérentes et exaltées. Je ne cesse d'embrasser sur la bouche le collaborateur occasionnel qui s'y prête, sans goût mais avec courtoisie, sous influence lui-même peut-être, grisé ou dopé. Tant de visages m'entourent, tant de collaborateurs souriants, ivres aussi, dont l'attitude contraste avec la sobriété de Monica qui touche à peine son verre et accueille avec grâce les compliments et les remerciements de ma mère. Je suis incapable de tenir la moindre conversation suivie. On me parle de mon film, mais je n'entends rien, ne comprends rien, oubliant propos et visages, ressentant un épuisement physique qui me force à déposer le verre de champagne toujours plein, hâtivement vidé et resservi, que je ne peux soudain plus avaler.

Pour regagner mon hôtel, rendue incapable de marcher, mes deux frères m'escortent, retenant mon poids quand je titube. Je m'endors presque le temps d'un trajet que l'incertitude de mes membres rend sinueux ou courbe.

Au bar de mon hôtel, seule, je bois une dernière coupe. Je croise une ancienne connaissance, dont le charme me

touche, et que j'invite dans ma chambre. Nue, dépouillée des vêtements et bijoux que couturiers et bijoutiers m'ont prêtés pour cette montée des marches, je commande un club sandwich et des frites, que je mange avec les doigts, assise en tailleur sur la moquette de ma chambre, entretenant une conversation dont j'ai perdu le souvenir avec cet homme vêtu, souriant et chaleureux, qui s'est assis au bord de mon lit où il me portera ensuite, m'aidera à m'allonger, me massera je crois, me touchera peut-être... Comment savoir? Je me souviens cependant du contact chaud de ses mains et de son flanc dénudé contre moi, de son torse lisse. Je m'absente encore, dans le sommeil cette fois, pour émerger au matin dans la chambre ensoleillée où mon compagnon, revêtu de son smoking, est assis dans un fauteuil, jambes croisées, observant le plateau du petit déjeuner qu'il a commandé pour moi et qui a été déposé sur les draps froissés. Je suis encore nue. Je me couvre d'un drap tandis qu'il s'approche et souffle, bouche close contre son index tendu devant ses lèvres, pour m'intimer le secret sur ce qui s'est passé, car il est marié. Je m'y engage d'autant plus facilement que je me souviens de peu de choses. J'embrasse sa bouche, le serre furtivement et le laisse partir sans mot dire.

Je ne sais plus si j'ai dormi sous l'effet de l'alcool et des tranquillisants, ou si j'ai pris mes somnifères habituels : deux Imovane. Je ne sais plus non plus si je consomme encore, lors de ce séjour cannois, les trois Mediator que je prends depuis des années pour m'exciter, ou si la nocivité avérée et le retrait médiatisé de ce médicament m'ont contrainte à y renoncer. Tant de boîtes pharmaceutiques encombrant ma salle de bains, ma chambre. Aucun médecin ne me les prescrit, hormis le Prozac qu'un abattement passager à l'approche du dénouement

hâtif de ma post-production m'a permis de réclamer. Le reste, je me l'administre moi-même. À l'occasion d'une gastro-entérite virale, j'ai glissé sous mes draps défaits l'ordonnancier que l'employé de sos Médecin, venu me soigner, y avait posé. Distrait, pressé, croyant l'avoir déjà rangé dans sa sacoche, il est parti sans le chercher. L'ordonnancier était vierge, fourni. Libellé du nom d'un médecin imprononçable, composé presque exclusivement de consonnes, je tremblais chaque fois, dans les pharmacies, à l'idée qu'on me demande d'énoncer le nom de mon prescripteur. Mais cette situation ne s'est jamais présentée. La confusion devant cet assemblage de lettres a peut-être dérouté les nombreux pharmaciens auxquels j'ai soumis les ordonnances chargées que je présentais pour me constituer des stocks de médicaments dont j'avais, par crainte d'éveiller la suspicion, consulté les posologies maximales en feuilletant le Vidal du psychiatre que je voyais, il y a quelques années, une fois par semaine. Je lui parlais alors de la météo, des élections présidentielles, de mes idées de scripts, ou des derniers vêtements dont j'avais fait l'acquisition.

Je me souviens de la période précédant mes premiers contacts avec le milieu médical, en 2009. Je buvais dès le matin, à jeun, du vin blanc dans le café du coin de ma rue. Je buvais vite, beaucoup, mais je mettais du temps à atteindre l'ivresse. J'étais encore résistante. De ma propre acuité, je sentais émerger une autre forme d'existence, lourde, passive, exprimée dans la langueur soudaine de mes mouvements, le sourire hagard de mes lèvres, la lenteur balbutiante de mes pensées, captives d'une incarnation de plus en plus insistante, où le réel perdait sa crudité. Négligée, toujours vêtue des

mêmes vêtements sales, je sentais l'assoupissement de ma vigilance et de mon angoisse dès les premières gorgées d'alcool. Absorbée par une hypnose dans laquelle je me sentais animale, bovine, éblouie par la lumière, effrayée par le bruit, plongée en moi-même, dans la suspension d'un temps où je baignais comme dans une eau croupie, ma propre impatience s'envolait. Je ne me refermais cependant pas sur moi-même. Au contraire, il me semblait m'ouvrir, comme une fleur sauvage que le vin apprivoisait, déployait, offrait au vent brutal. Je bavardais alors souvent avec Dominique, une styliste de la presse féminine, qui m'exhortait à fréquenter les Alcooliques Anonymes. Je ne me sentais aucune affinité avec le système moralisateur et la sainteté supposée du groupe. Dominique assistait elle-même quotidiennement aux réunions. Nous bavardions en buvant. Je n'avais pas encore le désir, même velléitaire, de me soigner, d'entreprendre une cure de désintoxication, ni même de parler de ma fragilité par rapport à l'alcool et aux tranquillisants. Je ne voyais pas de problème dans ma vie, n'était le deuil trop lourd de mon film resté inachevé. Il me plaisait de vivre ivre.

J'avais des black-out. Je perdais conscience et mémoire pendant plusieurs heures, chaque jour, l'après-midi et le soir, lorsque j'étais imbibée d'alcool. Irresponsable, hilare, souvent endormie sur mon lit au cœur du jour, j'attendais la fin de la journée pour ressortir et boire encore, avant de passer des soirées qui me laissaient la plupart du temps sans souvenir. Je crois que je m'y essayais alors souvent à la séduction, voire au viol – cherchant à toute force à embrasser ceux qui passaient à portée de ma main : passants, garçons de café, serveurs, amis et amis d'amis...

Nikolaï, mon ex petit-ami, était venu de Londres sur une impulsion, une invitation inattendue de ma part, la veille même de mon avant-première. Il s'était vêtu de façon rétro et chic, avec l'aide d'une costumière, d'une étoffe satinée, luisante, une queue-de-pie couleur or, et d'un veston sans manches chargé d'arabesques jaunes. Dans la discothèque où nous célébrons l'avant-première, je le présente à tous comme étant mon mari, y compris à mon père, que la maladie visse à un fauteuil, lui donnant l'air pesant, le regard fixe et lourd. C'est avec lui que je pars de la fête. Avant de trouver une voiture, je tombe dans la rue, trop ivre pour marcher. Quelques passants rient de ma chute, se moquent, et Nikolaï se bat avec eux. Puis, il semble qu'une fois chez moi, nous faisons l'amour plusieurs fois, violemment. Mais je ne me souviens d'aucune étreinte, sinon de la sensation confuse d'une morsure, et d'avoir glissé, nue, de mon lit jusque sur le sol, touchant le jonc de mer sèche avec mes fesses, puis avec le bas de mon dos, devant la silhouette agenouillée et dénudée de Nikolaï qui me prend tandis que je murmure ou crie une litanie dont je ne garde pas trace. Il m'apprendra qu'elle parlait d'un enfant. Je me réveille nue près de Nikolaï, et cette nudité dans ses bras me convient. Nous avons retrouvé les marques de notre histoire ancienne, et il me paraît naturel, moi qui ne l'ai pas vu depuis des années, d'échanger avec lui des caresses et des mots d'amour. Ai-je uriné sur lui cette nuit-là, comme il m'arrive souvent de le faire depuis que je dors du sommeil lourd de l'alcool et des calmants ? Lasse de changer les draps, et manquant de linge, je ne m'en donne plus la peine. Je me contente d'ouvrir largement le lit pour que les tissus sèchent. Si j'ai besoin de dormir encore, je place une serviette éponge là où je m'étends, et je me rendors,